

D'Alembert, *Encyclopédie*, article « Expérience »

EXPÉRIENCE, s. f. *terme abstrait*, (*Philosophie*.) signifie communément la connaissance acquise par un long usage de la vie, jointe aux réflexions que l'on a faites sur ce qu'on a vu, et sur ce qui nous est arrivé de bien et de mal. En ce sens, la lecture de l'Histoire est fort utile pour nous donner de l'*expérience* ; elle nous apprend des faits, et nous montre les événements bons ou mauvais qui en ont été la suite et les conséquences. Nous ne venons point au monde avec la connaissance des causes et des effets ; c'est uniquement l'*expérience* qui nous fait voir ce qui est cause et ce qui est effet, ensuite notre propre réflexion nous fait observer la liaison et l'enchaînement qu'il y a entre la cause et l'effet.

Chacun tire plus ou moins de profit de sa propre *expérience*, selon le plus ou le moins de lumières dont on a été doué en venant au monde.

Les voyages sont aussi fort utiles pour donner de l'*expérience* ; mais pour en retirer cet avantage, on doit voyager avec l'esprit d'observation. [...]

Ainsi quand on dit d'un homme qu'il a de l'*expérience*, qu'il est expérimenté, qu'il est expert, on veut dire qu'outre les connaissances que chacun acquiert par l'usage de la vie, il a observé particulièrement ce qui regarde son état. Il ne faut pas séparer le fait de l'observation : pour être un officier expérimenté, il ne suffit pas d'avoir fait plusieurs campagnes, il faut les avoir faites avec l'esprit d'observation, et avoir su mettre à profit ses propres fautes et celles des autres.

La raison qui doit nous inspirer beaucoup de confiance en l'*expérience*, c'est que la nature est uniforme aussi-bien dans l'ordre moral que dans l'ordre physique ; ainsi toutes les fois que nous voyons les mêmes causes, nous devons nous attendre aux mêmes effets, pourvu que les circonstances soient les mêmes.

Il est assez ordinaire que deux personnes qui sont de sentiment différent, allèguent chacun l'*expérience* en sa faveur : c'est l'observateur le plus exact, le plus désintéressé et le moins passionné qui seul a raison. Souvent les passions sont des lunettes qui nous font voir ce qui n'est pas, ou qui nous montrent les objets autrement qu'ils ne sont. Il est rare que les jeunes gens qui entrent dans le monde, ne tombent pas en inconvénient faute d'*expérience*. Après les dons de la nature, l'*expérience* fait le principal mérite des hommes.

En Physique le mot *expérience* se dit des épreuves que l'on fait pour découvrir les différentes opérations et le mécanisme de la Nature. On fait des *expériences* sur la pesanteur de l'air, sur les phosphores, sur la pierre d'aimant, sur l'électricité, etc. La pratique de faire des *expériences* est fort en usage en Europe depuis quelques années, ce qui a multiplié les connaissances philosophiques, et les a rendues plus communes ; mais ces épreuves doivent être faites avec beaucoup de précision et d'exactitude, si l'on veut en recueillir tout le fruit qu'on en doit attendre : sans cette précaution, elles ne serviraient qu'à égarer. Les spéculations les plus subtiles et les méditations les plus profondes ne sont que de vaines imaginations, si elles ne sont pas fondées sur des *expériences* exactes.

**Locke, *Essai sur l'entendement humain*, livre I et II, Vienne, J.-M. (trad.), Paris, Vrin, 2001.**

**Livre II, chapitre 1, § 2 : Toutes les idées viennent de la sensation ou de la réflexion (p.164).**

Supposons que l'esprit soit, comme on dit, du papier blanc, vierge de tout caractère, sans aucune idée. Comment se fait-il qu'il en soit pourvu ? D'où tire-t-il cet immense fonds que l'imagination affairée et illimitée de l'homme dessine en lui avec une variété presque infinie ? D'où puise-t-il ce qui fait le matériau de la raison et de la connaissance ? Je répondrai d'un seul mot : de l'expérience ; en elle, toute notre connaissance se fonde et trouve en dernière instance sa source ; c'est l'observation appliquée soit aux objets sensibles externes, soit aux opérations internes de l'esprit, perçues et sur lesquelles nous-mêmes réfléchissons, qui fournit à l'entendement tout le matériau de la pensée. Telles sont les deux sources de la connaissance, dont jaillissent toutes les idées que nous avons ou que nous pouvons naturellement avoir.

**§ 5 : Toutes nos idées appartiennent à l'une ou l'autre de ces deux sources (p.166).**

L'entendement me paraît ne pas avoir la moindre lueur d'une idée qu'il ne recevrait pas de l'une de ces deux sources. Les objets extérieurs fournissent à l'esprit les idées des qualités sensibles : ces perceptions diverses que produisent en nous ces objets. Et l'esprit fournit à l'entendement les idées de ses opérations.

Une fois que nous en aurons fait une revue complète, avec leurs divers modes, combinaisons et relations, nous verrons qu'elles contiennent tout notre stock d'idées, et que nous n'avons rien dans l'esprit qui n'y soit entré par l'une ou l'autre de ces voies. [...]

**Descartes, *Lettre à Élisabeth*, 21 mai 1643 (*Correspondance avec Élisabeth et autres lettres*, Paris, GF Flammarion, 1989, p.68)**

[...] Premièrement, je considère qu'il y a en nous certaines notions primitives, qui sont comme des originaux, sur le patron desquels nous formons toutes nos autres connaissances. Et il n'y a que fort peu de telles notions ; car, après les plus générales, de l'être, du nombre, de la durée, etc., qui conviennent à tout ce que nous pouvons concevoir, nous n'avons, pour le corps en particulier, que la notion de l'extension, de laquelle suivent celles de la figure et du mouvement ; et pour l'âme seule, nous n'avons que celle de la pensée, en laquelle sont comprises les perceptions de l'entendement et les inclinations de la volonté ; enfin, pour l'âme et le corps ensemble, nous n'avons que celle de leur union, de laquelle dépend celle de la force qu'a l'âme de mouvoir le corps, et le corps d'agir sur l'âme, en causant ses sentiments et ses passions.

**Descartes, *Méditations métaphysiques*, Paris, GF Flammarion, 1979, première Méditation, p.57-59.**

Il y a déjà quelques temps que je me suis aperçu que, dès mes premières années, j'avais reçu quantités de fausses opinions pour véritables, et que ce que j'ai depuis fondé sur des principes si mal assurés, ne pouvait être que fort douteux et incertain ; de façon qu'il me fallait entreprendre sérieusement une fois en ma vie de me défaire de toutes les opinions que j'avais reçues jusques alors en ma créance, et commencer tout de nouveau dès les fondements, si je voulais établir quelque chose de ferme et de constant dans les sciences. [...]

Maintenant donc que mon esprit est libre de tous soins, et que je me suis procuré un repos assuré dans une paisible solitude, je m'appliquerai sérieusement et avec liberté à détruire généralement toutes mes anciennes opinions. Or il ne sera pas nécessaire pour arriver à ce dessein, de prouver qu'elles sont toutes fausses, de quoi je ne viendrai jamais à bout ; mais d'autant que la raison me persuade déjà que je ne dois pas moins soigneusement m'empêcher de donner créance aux choses

qui ne sont pas certaines et indubitables, qu'à celles qui nous paraissent manifestement être fausses, le moindre sujet de douter que j'y trouverai suffira pour me les faire toutes rejeter. Et pour cela il n'est pas besoin que je les examine chacune en particulier, ce qui serait un travail infini ; mais, parce que la ruine des fondements entraîne nécessairement avec soi tout le reste de l'édifice, je m'attaquerai d'abord aux principes sur lesquels toutes mes anciennes opinions étaient appuyées.

Tout ce que j'ai reçu jusqu'à présent pour le plus vrai et assuré, je l'ai appris des sens, ou par les sens: or j'ai quelquefois éprouvé que ces sens étaient trompeurs, et il est de la prudence de ne se fier jamais entièrement à ceux qui nous ont une fois trompés.

### **Descartes, *Règles pour la direction de l'esprit*, Règle II**

*Il ne faut nous occuper que des objets dont notre esprit paraît capable d'acquérir une connaissance certaine et indubitable*

Toute science est une connaissance certaine et évidente [...]. Aussi vaut-il mieux ne jamais étudier que de s'occuper d'objets tellement difficiles, que dans l'impossibilité de distinguer le vrai du faux, on soit obligé d'admettre comme certain ce qui est douteux ; on court en effet plus de risques de perdre la science qu'on a, que de l'augmenter. C'est pourquoi nous rejetons par cette règle toutes ces connaissances qui ne sont que probables ; et nous pensons qu'on ne peut se fier qu'à celles qui sont parfaitement vérifiées, et sur lesquelles on ne peut élever aucun doute. [...] Il suit de là que si nous comptons bien, il ne reste parmi les sciences faites que la géométrie et l'arithmétique, auxquelles l'observation de notre règle nous ramène. [...]

Remarquons que nous arrivons à la connaissance des choses par deux voies, c'est à savoir, l'expérience et la déduction. De plus, l'expérience est souvent trompeuse ; la déduction, au contraire, ou l'opération par laquelle on infère une chose d'une autre, peut ne pas se faire, si on ne l'aperçoit pas, mais n'est jamais mal faite, même par l'esprit le moins accoutumé à raisonner. [...] Ainsi, toutes les erreurs dans lesquelles peuvent tomber, je ne dis pas les animaux, mais les hommes, viennent, non d'une induction fautive, mais de ce qu'on part de certaines expériences peu comprises, ou qu'on porte des jugements hasardés et qui ne reposent sur aucune base solide.

### **Descartes, *Règles pour la direction de l'esprit*, Règle XII**

Pour arriver à la connaissance, il n'y a que deux choses à considérer, nous qui connaissons, et les objets qui doivent être connus. Il y a en nous quatre facultés dont nous pouvons nous servir pour connaître, l'intelligence, l'imagination, les sens et la mémoire. L'intelligence seule est capable de concevoir la vérité. Elle doit cependant s'aider de l'imagination, des sens et de la mémoire, afin de ne laisser sans emploi aucun de nos moyens. [...]

L'entendement ne peut être trompé par aucune expérience, s'il se borne à l'intuition précise de l'objet, tel qu'il le possède dans son idée ou dans son image. Et qu'on ne juge pas pour cela que l'imagination nous représente fidèlement les objets des sens : les sens eux-mêmes ne réfléchissent pas la véritable figure des choses ; et enfin les objets externes ne sont pas toujours tels qu'ils nous apparaissent ; nous sommes à tous ces égards exposés à l'erreur, tout comme nous pouvons prendre un conte pour une histoire véritable. L'homme attaqué de la jaunisse croit que tout est jaune, parce que son œil est de cette couleur : un esprit malade et mélancolique peut prendre pour des réalités les vains fantômes de son imagination. Mais ces mêmes choses n'induiront pas en erreur l'intelligence du sage, parce que, tout en reconnaissant que ce qui lui vient de l'imagination y a été empreint réellement, il n'affirmera jamais que la notion soit arrivée non altérée des objets externes aux sens, et des sens à l'imagination, à moins qu'il n'ait quelque autre moyen de s'en assurer.

## **D'Alembert, *Encyclopédie*, article « Expérimental ».**

EXPÉRIMENTAL, adj. (*Philosophie natur.*) On appelle *Philosophie expérimentale*, celle qui se sert de la voie des expériences pour découvrir les lois de la Nature.

Les anciens, auxquels nous nous croyons fort supérieurs dans les Sciences, parce que nous trouvons plus court et plus agréable de nous préférer à eux que de les lire, n'ont pas négligé la physique *expérimentale*, comme nous nous l'imaginons ordinairement : ils comprirent de bonne heure que l'observation et l'expérience étaient le seul moyen de connaître la Nature. Les ouvrages d'Hippocrate seul seraient suffisants pour montrer l'esprit qui conduisait alors les philosophes. Au lieu de ces systèmes, sinon meurtriers, du moins ridicules, qu'a enfantés la médecine moderne, pour les proscrire ensuite, on y trouve des faits bien vus et bien rapprochés ; on y voit un système d'observations qui sert encore aujourd'hui, et qui apparemment servira toujours de base à l'art de guérir. [...]

**Kant, *Critique de la raison pure*, Tremesaygues, A. et Pacaud, B. (trad.), Paris, Presses Universitaires de France, 1944.**

### **Préface à la seconde édition, p.17-19.**

Quand Galilée fit rouler ses sphères sur un plan incliné avec un degré d'accélération dû à la pesanteur déterminé selon sa volonté, quand Torricelli fit supporter à l'air un poids qu'il savait lui-même d'avance être égal à celui d'une colonne d'eau à lui connue, ou quand, plus tard, Stahl transforma les métaux en chaux et la chaux en métal, en leur ôtant ou en lui restituant quelque chose, ce fut une révélation lumineuse pour tous les physiciens. Ils comprirent que la raison ne voit que ce qu'elle produit elle-même d'après ses propres plans et qu'elle doit prendre les devants avec les principes qui déterminent ses jugements, suivant des lois immuables, qu'elle doit obliger la nature à répondre à ses questions et ne pas se laisser conduire pour ainsi dire en laisse par elle ; car autrement, faites au hasard et sans aucun plan tracé d'avance, nos observations ne se rattacheraient point à une loi nécessaire, chose que la raison demande et dont elle a besoin.

Il faut donc que la raison se présente à la nature tenant, d'une main, ses principes qui seuls peuvent donner aux phénomènes concordant entre eux l'autorité de lois, et de l'autre, l'expérimentation qu'elle a imaginée d'après ces principes, pour être instruite par elle, il est vrai, mais non pas comme un écolier qui se laisse dire tout ce qu'il plaît au maître, mais, au contraire, comme un juge en fonction qui force les témoins à répondre aux questions qu'il leur pose. [...]

L'expérience elle-même est un mode de connaissance qui exige le concours de l'entendement dont il me faut présupposer la règle en moi-même avant que les objets me soient donnés par conséquent a priori, et cette règle s'exprime en des concepts a priori sur lesquels tous les objets de l'expérience doivent nécessairement se régler et avec lesquels ils doivent s'accorder.

### **Introduction**

#### **I – De la différence de la connaissance pure et de la connaissance empirique (p.31-32).**

Que toute notre connaissance commence avec l'expérience, cela ne soulève aucun doute. En effet, par quoi notre pouvoir de connaître pourrait-il être éveillé et mis en action, si ce n'est par des objets qui frappent nos sens et qui, d'une part, produisent par eux-mêmes des représentations et d'autre part, mettent en mouvement notre faculté intellectuelle, afin qu'elle compare, lie ou sépare ces représentations, et travaille ainsi la matière brute des impressions sensibles pour en tirer une connaissance des objets, celle qu'on nomme l'expérience ? Ainsi, chronologiquement, aucune connaissance ne précède en nous l'expérience, c'est avec elle que toutes commencent.

Mais si toute notre connaissance débute avec l'expérience, cela ne prouve pas qu'elle dérive toute de l'expérience, car il se pourrait bien que même notre connaissance par expérience fût un

composé de ce que nous recevons des impressions sensibles et de ce que notre propre pouvoir de connaître (simplement excité par des impressions sensibles) produit de lui-même : addition que nous ne distinguons pas de la matière première jusqu'à ce que notre attention y ait été portée par un long exercice qui nous ait appris à l'en séparer. C'est donc au moins une question qui exige encore un examen plus approfondi et que l'on ne saurait résoudre du premier coup d'œil, que celle de savoir s'il y a une connaissance de ce genre, indépendante de l'expérience et même de toutes les impressions des sens. De telles connaissances sont appelées a priori et on les distingue des empiriques qui ont leur source a posteriori, à savoir dans l'expérience. [...]

Aussi par connaissance a priori nous entendrons désormais non point celles qui ne dérivent pas de telle ou telle expérience, mais bien celles qui sont absolument indépendantes de toute expérience. À ces connaissances a priori sont opposées les connaissances empiriques ou celles qui ne sont possibles qu'a posteriori, c'est-à-dire par l'expérience.

**Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945, préface, p.i-iii.**

Qu'est-ce que la phénoménologie ? [...] C'est une philosophie transcendantale qui met en suspens pour les comprendre les affirmations de l'attitude naturelle, mais c'est aussi une philosophie pour laquelle le monde est toujours « déjà là » avant la réflexion, comme une présence inaliénable, et dont tout l'effort est de retrouver ce contact naïf avec le monde pour lui donner enfin un statut philosophique. C'est l'ambition d'une philosophie qui soit une « science exacte », mais c'est aussi un compte rendu de l'espace, du temps, du monde « vécus ». C'est l'essai d'une description directe de notre expérience telle qu'elle est, et sans aucun égard à sa genèse psychologique et aux explications causales que le savant, l'historien ou le sociologue peuvent en fournir [...].

Il s'agit de décrire, et non pas d'expliquer ni d'analyser. Cette première consigne que Husserl donnait à la phénoménologie commençante d'être une « psychologie descriptive » ou de revenir « aux choses mêmes », c'est d'abord le désaveu de la science. [...] Tout ce que je sais du monde, même par science, je le sais à partir, d'une vue mienne ou d'une expérience du monde sans laquelle les symboles de la science ne voudraient rien dire. Tout l'univers de la science est construit sur le monde vécu et si nous voulons penser la science elle-même avec rigueur, en apprécier exactement le sens et la portée, il nous faut réveiller d'abord cette expérience du monde dont elle est l'expression seconde. [...] Les vues scientifiques selon lesquelles je suis un montant du monde sont toujours naïves et hypocrites, parce qu'elles sous-entendent, sans la mentionner, cette autre vue, celle de la conscience, par laquelle d'abord un monde se dispose autour de moi et commence à exister pour moi. Revenir aux choses mêmes, c'est revenir à ce monde avant la connaissance dont la connaissance parle toujours [...].

## Joan Scott, « The Evidence of Experience »

*Critical Inquiry*, Vol. 17, No. 4 (Summer, 1991), p. 773-797,  
<https://www.jstor.org/stable/1343743> (traduit par nos soins).

La vue est l'origine de la connaissance. Écrire est une reproduction, une transmission, la communication de la connaissance acquise par une expérience visuelle, viscérale. Ce type de communication a longtemps été la mission des historiens documentant les vies de ceux oubliés ou négligés dans les récits du passé. Il a produit à leur sujet une mine de nouvelles évidences auparavant ignorées et a attiré l'attention sur des dimensions de la vie et de l'activité humaines généralement jugées indignes d'être mentionnées dans les Histoires conventionnelles. Il a aussi occasionné une crise dans l'Histoire orthodoxe, en multipliant non seulement les histoires mais aussi les sujets, et en insistant sur le fait que les histoires sont écrites depuis des perspectives ou des points de vue fondamentalement différents – en réalité irréconciliables – aucun d'entre eux n'étant complet ou complètement « vrai ». [...]

Quand l'évidence est offerte comme l'évidence de « l'expérience », la revendication de référentialité est renforcée – qu'est-ce qui pourrait être plus vrai, après tout, que le propre compte rendu du sujet de ce qu'il ou elle a vécu ? [...] Quand l'expérience est prise pour l'origine de la connaissance, la vision du sujet individuel (la personne qui a eu l'expérience ou l'historien qui la relate) devient le fondement de l'évidence sur laquelle repose l'explication. Les questions portant sur la nature construite de l'expérience, sur la manière dont les sujets sont constitués comme différents au préalable, sur la manière dont une vision est structurée – sur le langage (ou le discours) et sur l'histoire –, sont laissées de côté. [...]

Nous devons nous occuper des processus historiques qui, à travers le discours, positionnent les sujets et produisent leurs expériences. [...] L'expérience dans cette définition ne devient alors pas l'origine de l'explication, ni l'évidence faisant autorité (parce que vue ou ressentie) qui fonde ce qui est connu, mais plutôt ce que nous cherchons à expliquer, ce par quoi la connaissance est produite. [...] L'évidence de l'expérience fonctionne comme une fondation fournissant à la fois un point de départ et une sorte d'explication finale, au-delà de laquelle peu de questions peuvent ou doivent être posées. Et pourtant, ce sont précisément ces questions exclues – des questions portant sur les discours, les différences, et la subjectivité, aussi bien que portant sur ce qui compte comme de l'expérience et sur qui peut prendre cette décision – qui nous autoriseraient à historiciser l'expérience, et à réfléchir de manière critique sur l'histoire que nous écrivons à son sujet, plutôt que de fonder notre histoire sur elle.